

Fête Nationale des Canadiens français, célébrée à Québec, le 24 juin 1880."

Le Dr. Robitaille raconte :

"Assis sur les ruines du Moulin Dumont où la lutte avait été la plus acharnée et la plus meurtrière, ayant, à notre droite, la chaussée de Sainte-Foy que les troupes avaient traversée pour se mettre en ligne sur le champ de bataille, devant nous les plaines d'Abraham sur lesquelles, pour la dernière fois, la valeur de l'armée française et de la milice canadienne, commandées par le général de Lévis s'était manifestée, notre historien national, animé par un noble enthousiasme au souvenir de ce glorieux fait d'armes, nous fit un récit plein de feu de la lutte suprême de nos ancêtres pour conserver à la France un sol arrosé du sang de ses enfants. Il y avait quatre-vingt-quatorze ans que ces braves reposaient du sommeil de la mort dans un parfait oubli, sur ce sol même que leur vaillance avait illustré. Dans le fonds du ravin, nous trouvâmes quelques débris qui évidemment étaient des restes d'ossements humains. Il était impossible de se méprendre sur la nature de ces fragments d'os que nous tenions dans nos mains."

Et ces ossements, que devinrent-ils? Ils furent apportés pieusement en sa Villa Bellevue, par M. Julien Chouinard, l'un des principaux hommes d'affaires de l'époque et ancêtre de notre concitoyen M. H.-J.-J.-B. Chouinard, secrétaire de la Cité et sur la propriété duquel ces restes des héros de Sainte-Foy avaient été trouvés. Quand la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec eut décidé de donner aux restes des soldats de Lévis une sépulture convenable, M. Julien Chouinard offrit généreusement tout l'emplacement nécessaire pour les confier à la terre et élever dessus un monument.

"Deux fois,—raconte Sir James LeMoine,—dans ses "Esquisses et Monographies", il ouvrit sa maison et ses jardins à la foule immense qui se pressait pour assister aux fêtes du 5 juin, 1865, pour la translation des restes mortels des Braves de 1760, et le 18 juillet, 1855, jour de la pose de la pierre angulaire du monument des braves, à Sainte-Foy."

Le 5 juin, 1854, un cercueil contenant ces ossements fut déposé dans une pierre creuse, en un coin de terrain appartenant à M. Chouinard et qui fut au préalable, bénie par l'Eglise. L'année suivante, ce cercueil fut exhumé et déposé dans une voute construite à la base du monument.

Et je suis si proche, ce soir, de ce lieu sacré, que si je ne savais pas ce cercueil précieux incrusté dans la pierre, je craindrais d'en rompre les planches vermoulues d'un coup trop violent de ma bêche...

Quelques coups de mon instrument champêtre, et je me relève tout essoufflé; encore un repos—ils sont

si rudes ces travaux de la terre pour un bras accoutumé à la pesanteur d'une plume. Je lève les yeux sur un bouquet de gigantesques peupliers lombards qui devraient pouvoir en raconter "de bien bonnes" à nos historiens, si ces derniers pouvaient comprendre le langage de leur ramure; car, ils sont assurément deux fois séculaires, ces arbres mélancoliques qui nous regardent, narquois, comme ceux qui en savent long. Ils sont peut-être des survivants de la forêt primitive, cette forêt presque incommensurable dont Louis Hébert, dans les premières années de la colonie, faisait brûler un coin pour semer les premières "graines de pain" au Canada...

De combien d'embuscades sanglantes d'Indiens soursnois, ces arbres n'ont-ils pas été les témoins muets? N'est-ce pas non loin d'ici, à un tournant, du côté de Sillery, qu'en 1655, un féroce aborigène assassinait ce pauvre Frère Liégeois?

Et depuis ce simple assassinat jusqu'au jour où... je suis à la veille de planter des tomates et de semer des radis... que d'événements sur ce coin de terre !

On était en 1755, quelques semaines après le 11 mai—Louis XV alors régnant en France—une escouade de militaires prenait le goûter du midi sous un bouquet touffu de peupliers, le long de la route Sainte-Foy. Ils portaient de bruyantes santés au maréchal de Saxe qui avait gagné la fameuse victoire de Fontenoy dont on venait d'apprendre la nouvelle au Château Saint-Louis. Ils étaient bien jeunes, sans doute, ces peupliers qui me regardent et qui ont entendu les propos joyeux des soldats de Louis XV...

Et n'est-ce pas également sous les arbres de Sainte-Foy que les plus hauts représentants de la société québécoise du temps apprirent la nouvelle d'une autre victoire bien chère, celle-là, au cœur de tous les habitants du Canada-français: la victoire de Carillon dont on a célébré, il y a quelques jours, le 176ème anniversaire?...

A cette époque, Villa Belmont, située à quelques arpents de mon jardin, était le rendez-vous de tout le beau monde de Québec. Belmont avait appartenu aux Révérends Pères Jésuites et, ensuite, à l'intendant Talon, en attendant que cette propriété passât, au commencement de la domination anglaise, au général Murray qui, des fenêtres de ce petit château d'où l'on embrasse toute la plaine environnante, dû bien souvent revivre par la pensée les héroïques péripéties de sa lutte avec le Marquis de Lévis, précisément dans la plaine qui s'étend autour de Belmont.

Or, à l'époque de la bataille de Carillon, si l'on en croit Emily Montague, les jardins de Belmont étaient le Hyde Park de Québec, et c'est là qu'était assemblée la belle société de Québec, le 8 juillet, 1758, quand on apprit la victoire de Montcalm à Carillon.